MISCELLANÉES

Fugat, -ă

Dans le parler macédo-roumain, en dehors de la forme *fudzită*, qui représente le participe passé regulier du verb *fug-fudzire* « s'enfuir », il y a une autre forme variable *fugat, -ă* qui s'emploie comme adjectif verbal: *easte fugat* ou *easte fugată* « il (elle) est absent, il (ille) est parti ». Rarement on la rencontre aussi en fonction verbale comme participe passé *năsă avea fugată diparte multu* « elle s'était éloignée beaucoup ». Ce dernier emploi est secondaire. Cela résulte du fait que le passage du verbe *fudzire* de la IV-e conj. en -ire à la première en -are ne se rencontre dans aucune autre forme verbale. Elle existe pour elle seule et comme telle ne peut pas être derivée de *fudzire* mais directement du lat. *fugatus* derivé de *fuga*. (Cf. Ernst Kieckers, *Historische lateinische Grammatik*, II. Teil. Formenlehre, 280).

Th. Capidan

NOTES SUR UN VOYAGE EN THRACE [1]

(FRAGMENT)

Novembre 1913. Toutes les démarches que j'avais entreprises auprès des autorités grecques en vue d'obtenir la permission d'aller en Thrace étaient restées infructueuses, car cette province était encore considérée comme la zone de guerre. La paix de Bucarest

[1] Le professeur Chr. Geagea, conférencier á la Faculté des Lettres de Cernautzi (Roumanie) nous a envoyé une série de souvenirs du temps des guerres balkaniques. Certaines de ces notes de voyage — comme celles que nous présentons ici — comprennent des données et des informations pleines d'intérêt pour la science. (B.)

était menacée, car les résolutions des plénipotentiaires grecs et turcs, réunis en conférence à Athènes, n'avaient pas reçu l'approbation du gouvernement turc. Ce n'est que par son intervention énergique et son adresse que Take Ionesco, au cours de son voyage triomphal à Athènes (7 novembre 1913) évita une troisième guerre balkanique.

Le succès de cet homme d'état roumain, qui sut remplir avec tant d'habilité sa mission d'arbitre dans le conflit gréco-turc, eut un retentissement extraordinaire dans toutes les classes de la population grecque. Toute la presse de Grèce acclama avec enthousiasme la Roumanie, fut pleine de louanges pour sa politique sage et énergique et Take Ionesco fut considéré comme le sauveur de la paix en Orient.

Profitant de cette atmosphère favorable et muni d'une recommandation du Consulat Général Roumain de Salonique, je me présentai au Gouverneur grec qui me donna un «laisser-passer» pour Doxati. Je partis le matin pour la Thrace par un train mixte dont la plupart des voyageurs étaient militaires. Au contrôle de mes papiers, les autorités militaires et civiles se montrèrent pleines d'attentions et de prévenances, quand elles virent que j'étais un «*καθηγητὴς ῥουμάνος*» (professeur roumain). Dans les gares, on ne voyait que des soldats, tous pleins de gaieté, qui demandaient à ceux qui revenaient de Salonique s'il n'était pas question de démobilisation. Dans la soirée, j'arrivai à Drama, renommée comme la plupart des villes de Thrace pour son commerce et ses cultures de tabac. Ici, je fus surpris de la grande quantité de marchands aroumains qui pratiquaient toutes sortes de commerce. Dans certaines boutiques, leurs femmes portaient le costume caractéristique de leur province. La plupart de ces commerçants etaient originaires de Laka, Flora, Băeasa, Grebeniti, Pădzi; ils se montraient tous heureux et fiers que la Roumanie, par son intervention, ait su arrêter une nouvelle effusion de sang. Dans les restaurants et les cabarets, tout le monde se réjouissait que la paix ait été conclue et glorifiait la Roumanie et Take Ionesco en criant: «*ζήτω ἡ Ῥουμανία! ζήτω ὁ Τάκε Ἰωνέσκος!*» («vive la Roumanie! vive Take Ionesco»).

Dans certains locaux retentissaient les chants des soldats aroumains de Thessalie et d'Aspropotamo, de même que ceux des Pharcherots d'Armiro dont la mélodie ressemblait à celle des chants albanais. Tous les hôtels, toutes les auberges et toutes les chambres étaient occupés par les soldats. Beaucoup de gens dormaient sur

des chaises dans les restaurants, les cafés et les boutiques. Par l'intervention d'un commissaire, on me réserva dans le coin d'une grande véranda fermée une table de bois qui me servit de lit. A côté de moi, sur une table plus longue, dormaient deux officiers crétois. Par terre, sur le plancher, dormaient des soldats. Je fus très impressionné, le soir, en voyant les soldats réservistes faire, avant de se coucher, leur prière en ajoutant à la fin: *Θεέ μου, νὰ ζήσῃ ὁ μπάρμπα Τάκε 'Ιωνέσκος ποῦ μᾶς στέλνει 'ςτὸ σπίτι!.»* (Mon Dieu, bénissez Take Ionesco qui nous renvoie chez nous !). Le lendemain matin, je partis pour Doxati dans une charrette réquisitionnée. Après environ deux heures de chemin, je rencontrai de nombreux troupeaux de moutons qui descendaient du Nord venant des Monts Rhodopes et qui s'en allaient lentement, le long de la route, vers le littoral de la mer dans la direction de Kavala et d'Orfani, pour y passer l'hiver. J'arrêtai la charrette et en descendis pour m'entretenir avec les bergers qui, d'après leur langage et leur costume, étaient des Gramosthènes, comme ceux de la commune de Livădzĭ (Méglénie).

Je priai un vieux berger de me raconter une histoire en lui offrant un paquet de cigarettes, car je voulais voir si leur langage différait de celui des Gramosthènes. A ce moment-là passait une patrouille de soldats grecs qui, me voyant en train de noter dans mon carnet ce que me racontait le berger, trouvèrent la chose suspecte. Ils s'approchèrent de moi, me confisquèrent mon carnet et me prièrent poliment de les accompagner jusqu'au poste de jandarmes de Doxati. Là, l'officier contrôla mes papiers et me dit: *εἶσθε ἐλεύθερος* (vous êtes libre). Je m'arrêtai à un café voisin, lorsque je vis s'approcher les caravanes de chevaux et de mulets des Aroumains gramosthènes, chargés de toutes sortes de bagages et suivis de leurs familles. A une table, à côté de moi, j'entendis les Grecs dire: «*ἔρχονται οἱ Μαυροβλάχοι*» «voilà les Mavrovalaques !»). Je leur demandai pourquoi ils les appelaient: «Mavrovalaques» et non «Valaques» et ils me répondirent: «*οἱ Βλάχοι εἶναι 'δῶ κάτω*» (les Valaques sont en bas) en me montrant le sud, «*'ςτὴ Μακεδονία, 'ςτὴν Ἤπειρο, 'ςτὴ Θεσσαλία, ἐνῶ οἱ Μαυροβλάχοι ἔρχονται ἀπ' 'δῶ ἀπάνω*» (en Macédoine, en Epire, en Thessalie, tandis que les Mavrovalaques viennent d'en haut) et me montrèrent alors le nord.

Je fus grandement surpris du fait que les Grecs de Thrace avaient conservé l'ancienne dénomination de Mavrovalaques, donnée par les Byzantins aux Aroumains, car, dans mes nombreux voyages

de jeunesse dans les régions habitées par les Aroumains en Epire, Thessalie et Macédoine, je n'avais jamais entendu que les noms de *Βλάχοι* (Valaques) et de *'Αρβανιτοβλάχοι* (Arvanitovalaques: Aroumains d'Albanie), donnés aux Pharcherots, à part le surnom de Coutsovalaques employé par les Grecs pour les Aroumains en général. Je n'avais encore jamais entendu le nom de « Mavrovalaques » et je ne l'ai plus entendu depuis, si ce n'est de ces Grecs de Thrace.

Chr. Geagea

SUR L'ABÉCÉDAIRE ALBANAIS DE VECHILHARGI.

Le mouvement libéral de la I-ère moitié du siècle passé eut un écho assez important dans la vie du peuple albanais. On sait que certains intellectuels albanais mettaient — comme tous les opprimés — de grands espoirs en la générosité des libéraux français. Voici ce que répond Lamartine au poète albanais Girolamo de Rada, le 8 Septembre 1844: « *Je suis heureux de ce signe de fraternité poetique et politique entre vous et moi... Je n'ai eu d'autre mérite que de la pressentir et de faire les premiers voeux pour la liberté et la résurrection d'Albanie* » [1].

Si l'action à l'appui d'une résurrection politique ne pouvait avoir alors aucun résultat, il paraît que les efforts des patriotes albanais furent plus heureux sur le terrain de la culture. En 1845 on imprime un abécédaire destiné à produire une vraie sensation dans les villes d'Albanie (*...publié et mis en lumière maintenant pour la fois première pour enfants petits avec un choix de certaines choses bonnes et profitables, par Naum P. Véquil — hardjit de Bredt de Bythukouki de Kologne. An et jour 1845)* [2].

M. le professeur Th. Capidan [3] a donné, sur cet abécédaire, de précieuses informations, d'où l'on voit que l'auteur était un

---

[1] Emil Legrand, *Bibliographie Albanaise*, Paris, 1912, p. 83. Cf. Papas Gaetano Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*. Palermo, 1931, IX, p. ... et *Pocsie albanesi di Girolamo de Rada*, prima parte, Napoli. Stamperia del Fibreno, 1847.

[2] Emil Legrand, *o. c.*, p. 78—80, Nr. 200. Transcription du titre. Jaré i ri ī abétor shqip ī per ī djélm nismetore ī ndzjére é vene nde drite tani héren ī é pare, per djem te véghiel ī mé §e te zghiédhur nga disa ghie te mirash ī é te fitimeshmé ī préji ī Naum P. Véqil-hardŞit ī Bredhasi ī nga Bythkuqi i Kolo§es ī Mot'i dyte, 1845.

[3] Th. Capidan, *Contribuția Românilor la renașterea Albaniei*, cf. Graiul Românesc, II — 1 (1928).